

Le progrès s'arrête à l'Hermitage de Pontoise

Entre projets immobiliers sans égards et oubli sans mise en valeur, n'y a-t-il d'autre avenir envisageable pour le quartier de l'Hermitage à Pontoise?

En 2003, c'est dans sept ans, le monde fêtera le centenaire de la mort de Camille Pissarro qui, pendant près de quatorze ans, en a peint tous les coins et recoins. N'est-il pas temps de s'en soucier?

Pas facile d'être aujourd'hui propriétaire d'une maison à flanc de coteau du quartier de l'Hermitage. Entre carrières et bords d'Oise inondables, entre souvenirs de tableaux et menaces d'effondrements, les problèmes sont multiples. Jean-François Doucet nous raconte l'histoire récente et plus ancienne de sa maison, une histoire qui ressemble à celle de tant d'autres à l'Hermitage et à Pontoise.

Pissarro et Cézanne à l'Hermitage

A l'Hermitage, tout a commencé par un arbre d'un jardin potager en contrebas de nos maisons. Après tant d'années de poires, il avait fait vraiment son temps. A un moment donné, il a dû rendre l'âme comme tout le monde. Un trait de scie réduisait un bout d'histoire de l'Hermitage en petit bois. Pour le coup de grâce, quelqu'un s'est dévoué dans le quartier. A la veillée, ensuite, le poirier disparaissait en fumée.

Pissarro, heureusement, l'avait immortalisé avant : au musée d'Orsay, le poirier en fleurs est toujours vivant à croquer. Le même potager figure sur une autre toile également. Mais Cézanne s'est placé devant l'arbre fruitier. Le paysage s'en est trouvé dégagé d'autant. Les maisons en arrière-plan apparaissent plus clairement. Cézanne s'intéressait-il vrai-

ment à ce côté de l'Hermitage? Ou bien venait-il seulement s'inspirer auprès de Pissarro? Toujours est-il qu'il n'a ni terminé ni même signé sa toile.

Quoi qu'il en soit, le paysage actuel se trouve définitivement amputé. Une fois le bois mort éliminé, l'érosion du temps a continué : la pierre aussi s'est mise à bouger. Le mur qui court à flanc de coteau, s'est lézardé. Dans la

Sente du Chou, les jardins en terrasse menaçaient de s'écrouler en cascades.

L'ancien querelle le moderne

La municipalité de Pontoise, quelques années auparavant, s'était associée à la construction de la Ville nouvelle et l'ensemble de l'agglomération avait pris le nom de Cergy-Pontoise. Dans notre ville elle-même, aux Lou-



Camille Pissarro, *Potager et arbres en fleurs, printemps Pontoise*.

vrais, à Marcouville, de nouveaux quartiers remplaçaient les anciens.

La mairie, de ce fait, avec les murs de la Sente du Chou, savait comment s'y prendre.

Le nôtre s'était d'ailleurs débâti de lui-même par simple usure du temps.

Avec l'avènement du ciment, parer au plus pressé était un jeu d'enfant. Quelques bennes versées dans un simple coffrage n'avait pas pris longtemps. Très rapidement, d'ailleurs, le mur de béton tranchait sur la pierre dans la sente.

Tout aurait marché comme sur des roulettes si la sente avait été prévue à cet effet. Malheureusement, le chemin ancien n'était pas au gabarit. Sans plan préconçu, les maraîchers s'étaient frayé un passage au cours du temps. Sur le talus, ils fauchaient l'herbe à lapin pour nettoyer. Ils y passaient à bout de bras leurs fruits et leurs légumes. Ils chargeaient quelquefois leurs paniers à dos d'ânes ou de mulets. Mais les troupeaux de moutons ou de chèvres, comparés aux bulldozers modernes, ne faisaient pas le poids.

Le modernisme atteint l'Hermitage

Le modernisme n'a pas que des bons côtés : il apporte quelquefois de sérieuses calamités. La sente en est un



Camille Pissarro, *La Sente du Chou, Pontoise*.

exemple probant. A main gauche, le mur du voisin résistait aux travaux en béton. Mais sur la droite de notre propriété, le mur, un beau jour, a flanché. Les pierres se sont répandues en mille morceaux sur le chemin. Le voisin n'avait plus que ses yeux pour pleurer.

Séance tenante, les travaux dans la sente étaient arrêtés net. Sur le champ, la mairie déclarait le danger imminent au public. Tout pouvait glisser à un moment ou à un autre. Même étayée, la sente présentait bien des risques et périls.

Pour éviter le pire, la mairie paraît au plus pressé.

Les experts étaient appelés en renfort. Ils sondaient minutieusement partout. Puis les rapports rassurants donnaient leur conclusion. A la différence de l'argile, les terrains limoneux ne glisseraient certainement pas.

Le quartier soufflait un peu. Le danger public devenait non imminent. Les étais posés en toute hâte disparaissaient petit à petit. Les constructions modernes subissaient un temps d'arrêt.

Mais le mur en béton déjà construit servait de test. Par simple règle de trois, il indiquait le coût total de réfection. Même en matériaux récents, le prix calculé était exorbitant. Aux frais de la commune, la Sente du Chou coûtait une fortune à remettre en état.

A tête reposée, notre mur, lui, pouvait se refaire une santé. Faute de moyens « contemporains » pelles et pioches reprenaient du service. Dans les plus brefs délais, ses pierres étaient rejointoyées au ciment. L'humidité ne monterait plus entre les pierres posées l'une sur l'autre. Elle serait canalisée par drains et barbacanes. De plus, aux endroits ventrus, des contreforts consolideraient le tout.

Entre temps, la modernisation du quartier avait déjà commencé. A l'entrée de la sente, une place devait être aménagée pour garer des voitures. Un beau jour, une pelleuse s'aventura hardiment dans la côte. C'était sans compter avec la nature du terrain. Sous la roche, l'engin est



Paul Cézanne, *Chemin de la Ravine. Vue de l'Hermitage*.



Camille Pissarro, *Le Jardin potager à l'Hermitage. Pontoise.*

tombé très vite sur de l'ancien. Au fond d'une carrière, il découvrait, à ciel ouvert, un four à pain! Prise de court, la pelleteuse mal renseignée l'épargnait finalement.

Le maire n'arrêtait pas pour autant son aménagement économique. Il tirait des plans sur les terrains par l'entremise d'un promoteur. Pour limiter les frais, on ferait d'une pierre deux coups. La rénovation du mur de la sente serait incluse dans le prix des pavillons construits dans les jardins potagers en contrebas. Non loin des bords de l'Oise, un nouveau quartier allait-il surgir à l'Hermitage?

Chassée, la nature revient au galop

Heureusement le fleuve y a mis les holas récemment. La crue a largement débordé sur le terrain à bâtir. Personne dans le quartier ne s'en est étonné vraiment. De longue date, les gens de l'Hermitage savent que les potagers d'en-bas sont inondables. Les légumes en apportent la preuve. A force d'être humecté, le terreau devient tendre comme une éponge.

Construire dessus, par conséquent, expose à des risques majeurs. La maison, à peine bâtie, risque de flotter sur l'eau comme un bateau. Financièrement parlant, l'affaire est tout aussi vaseuse. Le prix des assurances monte à un niveau prohibitif. Une fois encore, la nature avait raison des ambitions les plus astucieuses.

Notre propriété voyait, du même coup, s'écarter le danger de vis-à-vis gênants. L'espoir renaissait d'être tranquille enfin.

Mais Paris ne s'arrête pas à un détail près pour s'étendre. Empêchées par le bas, les maisons se sont construites dans le haut. En rien de temps, l'Hermitage est devenu pavillonnaire. De nouveau, les gros engins ont repris leur va-et-vient.

Comment le charroi de tant de matériaux s'est-il passé sans encombre? C'est un mystère pour tous les riverains. Certes, comparée à la Sente du Chou, la rue Adrien Lemoine, si étroite qu'elle soit et surplombant directement en certains endroits le cirque de l'Hermitage, est comme neuve... depuis la fin du siècle dernier. A même la roche, elle a été creusée à la place d'un simple sentier.

Mais les sous-sols sont restés en l'état. Pour résister aux engins modernes, n'aurait-il pas fallu consolider? Aujourd'hui, la circulation automobile est devenue très importante, la rue demeurant le seul moyen d'accès aux nouveaux quartiers construits plus loin. On peut toujours rêver qu'il n'y aura plus d'effondrement. Le rêve est quand même très optimiste.

Les services techniques de la ville sont formels. Du ciel de notre carrière, et d'autres sans doute, au niveau de la rue, le recouvrement est peu épais.

Faut-il dire également que les carrières, sous la rue, sont très anciennes? Dès 1758⁽¹⁾, la nôtre figure sur les papiers de vente. Les carmélites y sont mentionnées également. Sur leurs registres comptables, elles ont consigné les rentes qu'elles prenaient sur la propriété.

Un four à pain sans âge date le quartier

Avant de payer leurs impôts au Carmel, des vigneronns habitaient probablement la maison. La carrière attenante a-t-elle abrité quelqu'un? Rien ne vient en apporter la preuve. Mais les maisons troglodytiques habitées de nos jours incitent à le penser. Le

four à pain, sous la roche, date-t-il de cette époque? L'histoire locale⁽²⁾ permet de le supposer. De 1300 à 1397, le nombre des boulangers de Pontoise est passé de 36 à 11. Les boulangers attirés ne satisfaisaient plus la demande. De ce fait, le roi a dû autoriser certains foyers à cuire le pain eux-mêmes. A jours fixes, ils pouvaient même le vendre sur le marché.

Tapi sous terre, le four à pain donne à rêver. A son côté, la cheminée rougirait des braises : une fois chaud, une poignée de farine crépiterait sur la sole. A la température voulue, la pâte serait enfournée. Reste à savoir si, comme autrefois, le pain cuit hors les murs se vendrait à l'hypermarché voisin. Depuis le temps, tout est devenu si grand!

Jean-François Doucet

(1) «...La dite maison et lieux, cour jardin au dit donateur appartenant de son propre par succession de Robert Chennevière, son père ainsi qu'il a dit étant en la censure des Dames Carmélites de Pontoise, vers elles chargé de tel cens et droits seigneuriaux...». Transcription Ch. Doucet-Lepère.

(2) François Dausset, *La Commune de Pontoise au Moyen Age*, Société historique et archéologique de Pontoise. Pontoise, 1989 p. 32.



Camille Pissarro, *Rue de l'Hermitage à Pontoise*.